

~~Art et Thérapie~~ UN MODÈLE COMMUNICATOLOGIQUE
 (~~Influx, Marseille, 20 mai 1978~~) DE NOTRE CRISE

Je me propose de vous soumettre une sorte de modèle de la société, de façon à établir un constat de la situation dans laquelle nous vivons: On peut imaginer un tissu vibrant d'informations. Les fils en sont les canaux par lesquels l'information circule, et les noeuds, les points de leur intersections, sont des emboutillages d'informations. Les fils peuvent être appelés des "media", et les noeuds des "intellects", des "esprits" ou des "mémoires", (selon son goût). Si l'on veut bien faire l'effort de s'imaginer un tel modèle, (et cet effort est plus grand qu'il peut apparaître d'abord), on disposera d'un modèle utile pour comprendre la situation actuelle.

Il nous montrera que certains de nos problèmes sont mal posés. L'homme est-il fonction du social ou est-ce l'inverse? Quel est le rapport entre conscience individuelle et conscience collective? La culture est-elle un produit de l'esprit ou l'esprit un produit de la culture? Si l'on se réfère au modèle ci-dessus, ces problèmes concernant la dialectique entre l'homme et la société sont vidés de sens. Le modèle consiste de fils, ("media"), et qui veut saisir le modèle, (la "société"), n'en saisira que les fils: ils sont sa seule "concrétude". L'intersection des fils, (les "individus") sont aussi peu "concrètes" que ne l'est l'ensemble du tissu, (la "société"): il s'agit de formes que les fils assument. Le modèle est donc celui d'un champ de relations, (des "media") et il montre que "l'homme" et "la société" sont des réifications de certaines relations. La dialectique entre eux est un problème abstrait.

Ceci éclaire d'une lumière particulière un problème véritable: celui de la mémoire. Il s'agit d'un problème central dans bien de contextes. Dans la philosophie socratique la mémoire est le magasin des idées, et c'est donc l'endroit où on se sauve des erreurs causées par les apparences. Pour la pensée juive la mémoire est l'endroit où les morts vivent, donc celui de l'immortalité. Pour la psychologie la mémoire est l'endroit où l'expérience est stockée, et donc celui où l'intervention thérapeutique se donnera pour but de faciliter sa digestion. Pour la cybernétique la mémoire est le stock de l'information disponible, et on peut construire des mémoires artificielles pour entrer en compétition avec les humaines et les dépasser dans certains aspects. Et il y a d'autres contextes où le problème de la mémoire joue un rôle central.

Le modèle ici proposé re-situe le problème. Il montre l'homme et la société comme des emboutillages d'information, ce qui implique la mémoire à un double titre: à deux niveaux. Le modèle est fondé sur une anthropologie négative. L'homme est conçu comme point de convergence, et non comme entité, (une âme, une chose pensante, un esprit). Il

est conçu comme porte-manteaux de relations. Ainsi le problème de la mémoire devient-il le problème existentiel tout court: l'homme existe comme méthode de réception, de conservation et d'émission d'information. Et cela vaut, sur un autre niveau, pour la société. Bien sûr: ceci n'exclue pas qu'on continue à appliquer les critères socratiques, juifs, psychologiques, cybernétiques et d'autres, (les génétiques, historiques etc.), dans l'analyse de la mémoire.

L'homme conçu comme noeud d'informations implique que le problème des codes devient central. Qu'est ce qu'un code? C'est un système de symboles. Les informations reçues, emmagasinées et émises par une mémoire sont codées. Elles consistent en symboles ordonnés. Toute mémoire, (individuelle ou collective), ne peut stocker d'information dont le code ne se trouve pas dans son programme. Le tissu de la société vibre d'informations dont les codes sont dans le programme de cette société, et elle rejette comme un "bruit" toute autres informations. Et le même vaut pour l'homme individuel. Le problème qui se pose est: comment s'établit un code, et comment s'établit un programme?

On peut observer partout l'émergence des codes. Ils naissent comme des champignons après la pluie. M. Morse propose un code, et certains fils de métal transporteront des informations ainsi codées. Un artiste propose un nouveau système de symboles, et voilà qu'une nouvelle tenance artistique est née. Mais quand on demande comment s'établit un code, on ne demande pas de savoir comment ces codes spécifiques et spécialisés de la technique, de l'art, de la science et de la politique sont conventionnés. On demande de savoir comment sont établis ceux codes qui programment toute une société, et donne^{nt} un sens à la vie de ses participants en leur donnant des informations au sujet du monde.

Le concept d'un code originel est insoutenable, car tout code pré suppose un code antérieur. Le code Morse pressuppose la langue anglaise, laquelle pressuppose un code plus ancien encore. Mais le concept d'un code fondamental est utile, si l'on entend par là une classe de codes dont certains codes effectifs sont les membres. La question "comment s'établit un code?" demande les codes fondamentaux. On en peut distinguer divers, selon des critères divers. Un de ces critères est la dimension de l'ordre des symboles: linéaires, de surface, spatiaux etc. Tout code fondamental peut inclure des codes avec des symboles hétérogènes. Les codes linéaires peuvent consister de noeuds, (Inca), de boules, (abaques), de chiffres, (arithmétique), de lettres, (alphabet). Néanmoins ils ont tous un caractère commun. On les "lit", c'est à dire suit leurs lignes pour en déchiffrer le message. Ceci est indépendant de la nature des symboles dont ces codes sont composés. Les films sont linéaires et "lus", bien qu'ils soient composés de photographies lesquelles sont déchiffrées par d'autres méthodes si elles font partie du code d'un album.

Chaque code fondamental projette un univers de signification qui lui est spécifique. À l'intérieur de cet univers les significations des symboles sont reliées entre elles de la même façon de laquelle sont reliés entre eux les symboles dans le code. Les codes linéaires projettent un univers à structure linéaire, processuel, progressive. Les codes de surface projette^{nt} un univers à structure scénique, synoptique. Mais quoique chaque code fondamental projette son univers, il établit aussi un circuit de retour entre l'univers et lui-même, un feed-back. Il se vérifie et falsifie lui-même dans son univers. Il reprend son univers quand cet univers est épuisé par la vérification. Le code ne "transcende" pas son univers au sens où les catégories kantienne "transcendent" le monde phénoménal. Le code nourrit son univers et il se nourrit de son univers.

Ceci est observable dans le tissu de la communication. Les codes linéaires se sont établis au cours du quatrième millénaire en Mésopotamie sous la forme de l'écriture pictographique, ils se sont développés en hiéroglyphes, idéogrammes, alphabets, chiffres arabes, notations logiques, scientifiques etc., leur univers s'est expensé et ils se sont expensés avec son univers, certaines régions de cet univers ont été reprises, d'autres re-projetées, et à présent l'univers entier de la signification des codes linéaires est en processus d'exhaustion, les codes s'épuisent par leur vérification dans l'univers, et ils sont en train d'être substitués par un code fondamental différent: celui des techno-images.

Quoique la société occidentale soit programmée pour une variété de codes, les codes linéaires, les "textes", lui fournissent les informations caractéristiquement occidentales. On peut observer à présent comment le tissu de la société occidentale est près de se dissoudre. On peut voir que des îlots émergent de ce tissu qui ne sont pas programmés par des codes linéaires, (les îlots de la TV, du code routier, celui des vitrines de magasins etc.), et comment ces îlots se repandent dans le tissu comme un cancer. La communication occidentale est incapable de les absorber, les stocker dans sa mémoire, car elle n'est pas programmée pour les codes de techno-images qui les caractérisent. Par contre les îlots sont parfaitement capables d'absorber le tissu occidental, de traduire des textes en films, des articles de journal en programme TV, des ordres écrits en signaux de circulation, car leur programme permet de telles traductions.

Cette description de notre situation peut être élargie par un changement de perspective. Ceux qui participent de la civilisation occidentale sont des mémoires programmées pour les textes, (et pour autres codes encore plus anciens). Ils sont incapables de digérer le flot d'informations venu des îles cancéreuses, parce que les codes des îles ne sont pas dans leur programme. Ainsi cette sorte d'information les traverse sans être stockée, et les nœuds qu'ils sont commencent à se dénouer: ils se dissolvent. Ils ne sont plus programmés pour mais par la communication. Cette

dissolution des noeuds individuels, et le relâchement des fils reliant les noeuds qui s'ensuit, est ce qu'on appelle la massification et la solitude dans la masse.

Les nouvelles îles qui émergent sont sur le point de reformuler les individualités en dissolution pour faire un nouveau tissu social avec. Un nouveau type de mémoire collective qui se différencie de la civilisation occidentale, et que nous appelons, à défaut d'une compréhension plus profonde, "la civilisation de masse". Il s'agit d'une traduction massive des codes linéaires en codes de techno-images. Ce qui implique que le monde codifié dans lequel nous vivons devient rapidement un environnement pour lequel nous, qui avons été scolarisés, ne sommes pas convenablement programmés. Nous ne savons pas le déchiffrer.

Le modèle ici proposé montre que l'homme occidental et la société occidentale sont des fonctions d'un champ de relations/constitué de media qui portent des messages codés linéairement. En dehors de ce champ les deux concepts deviennent abstraits de toute relation concrète. Cette constatation peut être reformulée d'une façon plus existentielle comme suit: Le terme "occidental" signifie une foi dans un univers capable d'être représenté par des textes, c'est à dire: dans un univers concevable, explicable, calculable. En dehors d'une telle foi le terme "occidental" perd toute signification.

Cette foi, (laquelle nous n'avons pas, mais laquelle nous a, elle consiste à croire qu'être c'est devenir, que le temps est un flux univoque composé d'instances irrévocables, que vivre est avancer vers la mort. C'est à dire: que la "réalité" a la structure d'une ligne d'un texte. Celui qui est possédé par une telle foi existe historiquement: il croit que le monde est un événement, et qu'il peut agir dedans. Or, cette foi qui a tissé le tissu social dont nous sommes les noeuds a projeté des univers de significations variés depuis qu'elle s'est établie il y a 6.000 ans. Elle a projeté ces univers, elle les a vérifiés et falsifiés, un par un, et elle les a repris, un par un. Par exemple les univers de la philosophie grecque, du judaïsme, du christianisme, de l'humanisme, du marxisme. Cette séquence d'univers est la signification de l'histoire. Tous ces univers ont la même structure, en dépit des différences patentes: la structure linéaire progressive. Dans la philosophie grecque c'est le progrès des apparences vers les idées, dans le judaïsme du péché vers le salut, dans le christianisme de ce monde vers l'autre, dans l'humanisme de la condition animale vers la liberté, dans le marxisme de l'aliénation vers le communisme etc. La foi fondamentale commune à tous ces univers est tombée dans de contradictions dans chacun de ces univers, elle a dû les adapter à sa structure et s'adapter aux univers, les mélanger de diverses manières, les "dépasser". Ils flottent à présent, sous forme d'idéologies plus ou moins

épuisées, comme des nuages au dessus du tissu de la communication occidentale, et ils brouillent la vision de la foi fondamentale.

Mais ce processus de secretion progressive d'ideologies est definitivement clos. Car quand la foi fondamentale de l'Occident a projeté l'univers de la science, elle a réalisé son programme. C'est un univers qui miroite la structure de la foi occidentale à perfection. Il est composé de lignes textuelles, (chaines causales), et ses éléments, claires et distinctes comme les chiffres de l'arithmétique et les lettres de l'alphabet, sont calculables mathématiquement et logiquement. Si nous devions perdre la foi en cet univers, nous ne pourrions plus rien croire, car cet univers est la reflexion parfaite de la foi fondamentale de l'Occident. Dans ce sens là la science n'est pas une "idéologie" comme les univers préalables.

Or, nous sommes en train de perdre la foi dans cet univers, dans les calculations et les explications du discours des sciences. La raison en est précisément que cet univers est devenu transparent pour la foi fondamentale de l'occident, et que tout ce que la recherche scientifique trouve et découvre au fond de son univers de signification n'est rien que sa propre foi. C'est à dire: la foi qui soutient la recherche scientifique, et qui est la foi fondamentale de l'Occident, est en train de s'épuiser par l'accomplissement de l'univers scientifique. Si l'on voulait "dépasser" cet univers, comme on a "dépassé" ses predecesseurs, rien ne resterait de notre foi fondamentale, et le terme "occidental" deviendrait vide de sens.

Ainsi le modèle ici proposé montre la crise actuelle comme une crise de croyance. Notre existence en tant qu'occidentaux est en passe de se décomposer, parce que le programme qui nous soutient s'est réalisé, et par conséquent le tissu dont nous sommes les noeuds se dissout. C'est pourquoi notre monde codifié, (et la vie dans ce monde), a perdu son sens. Tous les autres symptomes de la crise, comme la décadence des valeurs, la solitude croissante, le sentiment d'impuissance et de l'irresponsabilité, en somme la dissolution du tissu social devenu évidente grâce aux mass media, ne sont que des epiphénomènes de l'évènement fondamental qui est que l'Occident a réalisé son programme par la projection de l'univers de la science, et n'a plus rien à faire. La perte de foi qui nous devore de l'intérieur n'est que le reflexe de la decomposition de la mémoire occidentale ayant accompli son programme, et vice versa.

Or l'abime dans lequel nous tombons quand le sol de la foi nous est retiré sous nos pieds est une ouverture vers une existence au delà du progrès linéaire occidental. Il permet la vision d'une vie après "la fin de l'histoire". D'un monde codé non plus par des textes, mais par d'autres codes. C'est vrai: ceux qui étaient programmés par les écoles au lieu de la TV, et qui avaient à apprendre à lire et à écrire au lieu d'apprendre à obéir aux feux rouges et aux affiches, ne prendront jamais pied dans la

terre de la post-histoire. Comme Moïse ils seront condamnés à voir la terre promise de loin. Car ils sont les prisonniers d'une foi qu'ils ne possèdent plus. Mais les nouvelles générations, qui ne sont plus véritablement alphabétisées, sautent audessus de l'abîme qui nous sépare, à nous les plus âgés, d'un monde post-historique dont ni nous ni eux ne pouvons imaginer les virtualités. Quant à nous, nous sommes les véritables fondateurs d'une nouvelle foi en laquelle nous ne pouvons croire, d'un programme nouveau que nous ne voulons pas réaliser.

Sauter dans une nouvelle forme d'existence est une entreprise dangereuse. On peut tomber dans le puits en sautant. Ce puits qui sépare l'histoire de la post-histoire, on peut l'appeler "l'appareil totalitaire", et on peut l'imaginer comme suit: Une machine à traduire des textes en techno-images, composée de rubans magnétiques, d'ordinateurs, de mémoires cybernétiques, et habitée par des millions d'opérateurs qui sont nés dedans, fonctionnent dedans, et mouriront dedans, et laquelle dévore l'histoire Occidentale par une de ses ouvertures et crache la culture de masse par une autre ouverture. Cette machine est le puits qui nous aspire, parce qu'elle se dresse aux frontières entre le tissu de la société et les îles cancéreuses de notre modèle. Du point de vue du tissu, (de l'histoire occidentale), la machine est le but de l'histoire: l'utopie platonicienne, le messie, la communion des saints, la société communiste. Du point de vue des îles, (des mass media), la machine est la bouche qui transforme l'histoire en matériau brut des programmes télévisés, filmés etc. C'est à dire: du point de vue de l'histoire la machine est une fin, du point de vue de la post-histoire elle est une méthode pour faire de l'histoire un pré-texte.

L'effet d'aspiration de cet appareil est devenu de plus en plus irrésistible depuis son installation en Russie Soviétique et en Allemagne nazie, et depuis son élaboration améliorée dans le monde dit "libre" après la seconde guerre. Tout événement, toute action, toute passion tend à présent vers cet appareil, en est un prétexte. Même et surtout les actions qui se veulent contestataires de l'appareil. Tout événement historique est voué à devenir le prétexte d'une techno-image d'un programme TV ou sur une boîte de conserve. Le moine bouddhiste qui se suicide par le feu est devenu à un film d'actualités. Tout "nouveau philosophe" est engagé à devenir une image sur une couverture de magazine. Nous vivons le temps de la plénitude. Chaque chose qui arrive est la dernière, parce que l'appareil la transforme en image éternellement répétée par des programmes éternellement répétitifs. C'est ce que Nietzsche appelait l'éternel retour comme volonté de puissance. Nous sommes tous du matériau brut de cette volonté de puissance idiotiquement répétitive. Or c'est par dessus de cet appareil qu'il faut sauter pour accéder dans le pays d'une signification nouvelle. Entre nous et la vie nouvelle se tient le puits de l'appareil.